



HAL
open science

Le déchet dans l'ombre du laisser-faire : pure perte, déchet productif, déchet sacrificiel chez Boisguilbert et Mandeville

Florence Magnot-Ogilvy

► To cite this version:

Florence Magnot-Ogilvy. Le déchet dans l'ombre du laisser-faire : pure perte, déchet productif, déchet sacrificiel chez Boisguilbert et Mandeville. *Economies du rebut : poétique et critique du recyclage au XVIIIe siècle* / sous la direction de Florence Magnot-Ogilvy et Martial Poirson, Desjonquères, pp.88-107, 2012, 978-2-8432-1141-6. <hal-04631086>

HAL Id: hal-04631086

<https://univ-rennes2.hal.science/hal-04631086v1>

Submitted on 1 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Le déchet du laissez-faire chez Boisguilbert et Mandeville.

Florence Magnot-Ogilvy (Université Rennes 2/CELLAM)

- **Référence publication** : « Le déchet dans l'ombre du laissez-faire : pure perte, déchet productif, déchet sacrificiel chez Boisguilbert et Mandeville. », *Économie du rebut : poétique et critique du recyclage dans la fiction au XVIII^e siècle*, F. Magnot et M. Poirson (dir.), Paris, Desjonquères, 2012, p. 88-107.

Pierre de Boisguilbert, magistrat et écrivain normand ayant publié deux grands écrits économiques, *Le Détail de La France* et le *Factum de la France* entre 1694 et 1705 et Bernard Mandeville, médecin et écrivain hollandais émigré en Angleterre ayant publié entre 1703 et 1732 et surtout connu aujourd'hui pour sa *Fable des abeilles* dont la première édition accompagnée de remarques date de 1714, présentent un certain nombre de points en commun¹. Outre que leurs écrits relèvent du genre pamphlétaire, tous deux interviennent dans le champ du discours économique au sens large puisque Boisguilbert, malgré quelques essais en littérature dans sa jeunesse a principalement écrit sur l'état des finances de la France², tandis que Mandeville, même s'il reste difficile à situer, est plutôt considéré comme un penseur politique ou économique³. On ne saurait cependant les confondre du point de vue de la pensée économique, Mandeville étant plutôt considéré en général comme un néo-mercantiliste⁴ et Boisguilbert comme un représentant du « libéralisme égalitaire », une sorte de proto-libéralisme dont la voie sera plus ou moins abandonnée et qui, selon Simone Meyssonier, place au centre de ses préoccupations, contrairement aux autres formes de libéralisme, la cohésion sociale et la répartition harmonieuse des biens et des richesses⁵.

La réflexion de ces deux écrivains et la manière dont elle se formule, avec force images et procédés littéraires, les nombreuses ambivalences et zones d'ombre de leurs textes

¹ Pour une lecture inspirée mais pas toujours très précise de Mandeville, on pourra consulter le tout dernier livre paru de Gaspard Koenig, *Les discrètes vertus de la corruption*, Grasset, 2009. Où l'auteur examine la corruption selon ses trois aspects : prévarication, dégradation morale, décomposition physique.

² *Le Détail* paraît pour la première fois en 1694 et il connaît 27 rééditions en 20 ans, ce qui en fait l'un des premiers succès de librairie d'un texte économique.

³ On le trouve, dans les bibliothèques, rangé sous la rubrique "psychologie sociale" ou "pensée économique"

⁴ Traditionnellement, on considère Mandeville comme un néo-mercantiliste.

⁵ Voltaire (qui confond les pensées de Vauban et de Boisguilbert) pille volontiers Mandeville mais il ne supporte pas Boisguilbert parce qu'en faisant le tableau sans concession de la France agonisante sous le règne de Louis XIV et le gouvernement de Colbert, il écorne l'image d'une monarchie louis-quatorzienne dont Voltaire se fait le fervent apologiste. Il écrit ainsi en 1775 : "Cependant c'est dans ces belles-années qu'un Normand, nommé Bois-Guillebert, qui avait perdu sa fortune au jeu [sic], voulut décrier l'administration de Colbert, comme si les satires eussent pu réparer ses pertes." (1775). Le mot de Voltaire qui fait de Boisguilbert un satiriste aigri et mu par ses propres échecs qu'il projette sur les dirigeants politiques est intéressant en ce qu'il transforme les pertes constatées et combattues par Boisguilbert en des pertes personnelles occasionnées par le jeu, disqualifiant ainsi par un argument *ad hominum* la pensée et les arguments de Boisguilbert qui met en question tout un système économique et administratif.

témoignent de ce que leur pensée « économique », celle qui réfléchit à l'état des finances et aux moyens d'augmenter la prospérité de leur pays, est travaillée en profondeur par un imaginaire économique, social et politique qui entre en dialogue et en résonance avec les thèmes et les questionnements de la littérature qui leur est contemporaine.

Outre leur proximité chronologique⁶, ils présentent plusieurs points communs : d'abord ils sont des figures ambivalentes de l'histoire de la pensée économique : considérés comme deux jalons essentiels dans la genèse de l'économie classique, ils sont dans le même temps à la fois en amont et à l'écart de la lignée globalement optimiste qui part des premiers physiocrates, pour aboutir à Adam Smith en qui l'on reconnaît un père fondateur de la pensée économique libérale⁷. L'œuvre de Boisguilbert apparaît comme une sorte de refoulé de la pensée libérale puisque sans cesse lu et repris, pillé par les physiocrates puis les économistes classiques, il est rarement cité nommément par eux. De même Adam Smith reprend des passages entiers de Mandeville sans jamais le nommer, la fortune et l'influence de ce dernier étant extrêmement difficiles à démêler entre ceux qui s'en réclament en travestissant sa pensée et ceux qui le reprennent partiellement mais sans l'avouer.

Leur marginalité tient peut-être également à la complexité de deux auteurs dont les propositions sur l'économie et le commerce doivent être lues en fonction d'un arrière-plan théologique augustinien. En effet Boisguilbert a été éduqué par les Jansénistes de Port-Royal, Mandeville est un chrétien rigoriste plus qu'un déiste ou un athée. De cet arrière-plan théologique complexe et en voie de transformation découle aussi la difficulté d'appréhender facilement leur pensée.

Enfin, et peut-être surtout, Boisguilbert et Mandeville ont en commun de jouer un rôle dans l'émergence du principe essentiel de la pensée libérale : l'idée selon laquelle la nature et les intérêts individuels qu'elle inspire, si on les laisse plus ou moins libres d'agir, s'autorégulent pour créer un équilibre et une harmonie dont tous sont les bénéficiaires. Un principe formulé ainsi par Gilbert Faccarello : « Un équilibre économique optimal s'instaure automatiquement dès lors que chaque agent, en concurrence avec tous les autres, est libre de poursuivre son intérêt exclusif⁸ ». Le principe de l'optimisation des ressources, à la base de la pensée libérale, appelle la notion de déchet qui en constitue l'envers. L'hypothèse de la présente étude est que ces deux écrivains, en s'intéressant plus que leurs successeurs et leurs

⁶ La question de l'effective lecture de l'un par l'autre n'a pas été étudiée mais elle est possible. La diffusion du *Détail de la France* a été importante, en témoignent les vingt-sept rééditions en vingt ans.

⁷ Véron de Forbonnais critique dans Boisguilbert un "écrivain violent" au "style obscur" mais il reconnaît que *Le tableau économique* reprend le *Détail de la France* en changeant simplement la forme.

⁸ Gilbert Faccarello, *Aux origines de l'économie politique libérale : pierre de Boisguilbert*. [page](#).

contemporains à la notion de déchet, nous incitent à examiner le revers et le refoulé d'une pensée libérale optimisatrice dont l'horizon unique est la croissance.

Le « déchet » au sens classique est avant tout un synonyme de perte, la première acception du terme désignant la diminution de matière ou de marchandise, la déperdition entre la matière travaillée au départ et ce qui est effectivement consommé ou commercialisé (*l'Encyclopédie* donne comme premier sens de déchet, le « coulage » ou perte occasionnée sur la marchandise embarquée à bord des navires et qui est perdue parce que gâtée ou répandue). L'étymologie du terme de « dé-chet » comporte l'idée d'une double chute (le préfixe dé- + la racine du verbe choir) et il n'est pas étonnant que le terme évolue pour désigner progressivement aussi une bassesse morale, une déchéance. A l'origine (au XIIIe siècle), le terme désigne en effet les "chutes", ce qui tombe d'une matière travaillée : chute de tissu ou de matière sans orientation morale, avec une possible récupération. De la notion de chute (XIIIe-XVe siècles), on passe à celle de diminution (XVIe siècle) puis de déchéance, avant de parvenir au sens le plus courant aujourd'hui de "partie de matière rejetée comme inutilisable ou inconsommable", acception qui domine aujourd'hui largement la manière d'entendre ce terme en français. On perçoit donc dans l'évolution sémantique sur le long temps un mouvement vers une disqualification radicale de l'objet désigné qui au départ est autant un processus qu'un objet et un objet de plus en plus disqualifié.

Parallèlement à cette double évolution, du processus à l'objet, et de l'objet à l'objet disqualifié, on trouve aussi une autre manière de définir le déchet, sans implication de chute ou de bassesse, comme ce qui n'est pas à sa place, ce qui dérange. Or cette lecture du déchet comme anomalie et dysfonctionnement est illustrée avec force par le texte de Boisguilbert.

I. Le déchet chez Boisguilbert : la perte par "pur anéantissement".

Le ton de Boisguilbert n'est pas sans faire songer à celui des bonimenteurs. La plupart de ses textes, et notamment le plus important, *Le Détail de la France* (1695 pour la 1ère édition), prétend apporter au public un remède miracle qui pourra régler en « quelques heures de travail » tous les soucis financiers et économiques de la France de la fin du XVIIe siècle et ils sont très nombreux. Décrivant une situation économique et sociale calamiteuse à la fin d'un XVIIe siècle économiquement tragique en France, Boisguilbert présente le principe du laissez-faire comme un remède miracle puisque selon lui ce sont uniquement les entraves au commerce qui contrarient la prospérité et la croissance. On peut comprendre dans cette

perspective-là les deux types de déchet qu'il décrit et dénonce dans ses textes critiques et polémiques.

La pensée et la vision du monde de Boisguilbert placent au cœur de ses représentations la notion de déchet selon deux principales acceptions : le déchet comme perte de matière par pourrissement ou mort et le déchet comme perte de matière faute d'accéder même à l'existence.

1. Le déchet existant : la matière pourrie ou morte.

La notion de perte est au centre de la pensée de Boisguilbert puisque ce qui motive l'écriture et la publication du *Détail* (1695) de la France est de faire constater puis de combattre le « déchet », qu'il emploie au sens classique de « perte » ou de « diminution » de matière. Le mot et l'idée du « déchet » hantent littéralement le *Détail de la France*, en construisant tout un réseau autour des verbes « périr » et « perdre », les expressions « en pure perte », « par pure perte », « tout est perdu » revenant avec insistance mais aussi en faisant travailler tout un réseau d'images particulièrement fortes pour dénoncer les dysfonctionnements que sont la perte et le pourrissement.

L'une de ces images est particulièrement frappante et récurrente, c'est le réemploi de la figure mythologique de Midas et de la mort dans l'or. Pour illustrer en effet le constat d'un gâchis absurde, Boisguilbert reprend inlassablement l'image oxymorique de la mort dans l'abondance ou, de sa variante, la mort dans l'or : « De manière que, comme au Pérou on meurt de faim au milieu de l'argent, on est très misérable en France dans l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie », p. 615. Le lien entre une telle mort à la Midas et l'absence radicale de valeurs des richesses non consommables est nettement explicitée dans le *Factum* en 1707 qui établit le lien entre or et fumier

« [...] tous les revenus ou plutôt toutes les richesses du monde, tant d'un prince que de ses sujets, ne consistent que dans la consommation, tous les fruits de la terre les plus exquis et les denrées les plus précieuses n'étant que du fumier d'abord qu'elles ne sont pas consommées⁹. »

La conception économique de Boisguilbert fait de la consommation le principe même de la création de richesses. Les images de la mort dans l'or ou de la famine au milieu de

⁹ Boisguilbert, *Factum de la France*, Chapitre V, p. 893.

l'abondance convergent vers la même idée : une denrée non consommable n'a pas d'existence pour celui qui en a besoin s'il ne peut y absolument pas y accéder ou en disposer, et pour Boisguilbert, n'étant pas utilisée, cette marchandise n'a pas de valeur d'usage et donc pas de valeur du tout, d'où la constante permutabilité et réversibilité entre matières précieuses (l'or, les mets précieux) et matières sans valeur ou même abjectes (comme le fumier ou les choses pourries)¹⁰.

La perte est surtout illustrée par l'évocation de la famine qui revient d'une manière très lancinante sous la plume de Boisguilbert, non sans rappeler certains passages de La Rochefoucault sur les paysans, mais les réflexions sur le sort des pauvres ne se font pas sous l'angle de la morale, elles sont fermement orientées vers un raisonnement économique et un calcul rationnel qui annonce l'utilitarisme :

3. "[...] ce qui retombe également sur sa majesté, puisqu'il est aussi impossible que des terroirs incultes et des peuples qui meurent de faim lui soient aussi utiles à quelque chose qu'il est difficile qu'une situation contraire ne lui soit pas très avantageuse.", p. 625.

Si l'argument de l'"utile" prend ici une forme logique particulièrement contournée (il est aussi impossible que telle situation soit utile qu'il est difficile qu'une situation contraire ne lui soit pas avantageuse) le cœur conceptuel en est particulièrement brutal : les terres en friche et les hommes morts de faim ne sont utiles à personne, c'est pour cette raison qu'ils sont le mal économique absolu.

La perte et la mort sont liées dans le propos de Boisguilbert à l'immobilisation des marchandises et à la difficulté de les commercialiser, l'immobilité occasionnant le pourrissement des denrées dans les greniers et l'agonie des hommes. Mais il est une seconde forme de perte qui revient constamment sous la plume de Boisguilbert.

¹⁰ Boisguilbert oppose nettement la mauvaise destruction, celle qui touche à l'outil de production et fait baisser la production et la bonne destruction, celle qui touche à la production pour provoquer une baisse des prix. Ainsi, les images récurrentes chez lui¹⁰ de vignes arrachées, de charpentes démontées, de terres revenues en friche renvoient au mal absolu, celui d'une destruction qui affecte la capacité de produire, tandis que les Hollandais sont loués lorsqu'ils détruisent des surplus afin de maintenir les prix, en jetant du poivre dans la mer "[...] les Hollandais, à qui la pratique a appris tout ce qui se pouvait sur le commerce, bien loin de les avilir pour tout un Etat, par un intérêt particulier, au contraire, lorsqu'il s'en rencontre trop, comme du poivre, parce que l'année a été trop abondante, ou que la consommation n'a pas répondu, ils le jettent dans la mer [...] ". p. 611. L'exemple porte justement sur une denrée qui n'est pas de première nécessité mais de luxe. L'image de blé détruit étant insoutenable pour Boisguilbert dans un contexte de famine du fait de son constant souci des misérables.

2. Le déchet à l'existence comme matière non produite.

L'autre sens du mot déchet que l'on trouve chez Boisguilbert est une perte plus abstraite, celle calculée par rapport à ce qui **aurait pu** être produit, commercialisé et consommé et qui ne l'est pas du fait du ralentissement du commerce et de l'activité, c'est la notion de "déchet à la consommation" (p. 627) qui désigne l'idée d'une perte de ce qui aurait pu être gagné mais qui n'a pas accédé à l'existence, une sorte de perte ontologique qui est traduite stylistiquement par la fiction d'un conditionnel :

4. "De sorte que ce manque de proportion fait que les terres sont entièrement abandonnées, faute de gens qui les cultivent, et les hommes périssent de faim, manque des biens qui excroîtraient sur ces terres s'il leur était permis de les cultiver, bien que ces hommes et ces terres aient réciproquement de quoi se payer de l'utilité qu'ils tireraient les uns des autres. En effet, ces hommes paieraient de leur travail manuel les blés qu'ils recevraient de ces terres pour se nourrir, et ces terres donneraient ces blés pour la peine que ces hommes emploieraient à leur culture ; et ainsi de toutes les professions de la République qui, par un enchaînement mutuel sont nécessaires les unes aux autres". *Le Détail*, p. 640.

La fiction au conditionnel vient prendre la place de ce qui devrait exister mais qui n'existe pas, faute de laisser faire une nature conçue comme autorégulatrice et bienfaitante par Boisguilbert. Dans *Le Factum de la France* (1707), les images et les expressions sont encore plus radicales : il restait encore de l'huile dans la lampe au moment du *détail*, au moment du *Factum*, une dizaine d'années plus tard, le système arrive à son épuisement, faute de pouvoir alimenter le circuit de l'économie (notion dont Boisguilbert est présenté comme l'inventeur) : "Mais aujourd'hui que tout a pris fin faute de matière". L'expression de la perte devient hyperbolique dans le *Factum* où l'angoisse de la mort s'exacerbe avec, dans la même page la répétition avec variation des expressions "perte par pur anéantissement" et "perte en pur anéantissement".

Le Factum renchérit sur *Le Détail* comme si Boisguilbert désespérait de la possibilité de se faire entendre. La cible des attaques de Boisguilbert n'est pas le roi, ni même ses ministres mais les traitants qui les trompent en prétendant qu'en ruinant le peuple par un grand nombre de taxes iniques et mal réparties, on enrichit le roi. Or, c'est ce point que Boisguilbert conteste, d'une manière qui mérite toute notre attention :

"Le déchet que la manière de lever les revenus du Roi cause au peuple n'allant au profit de personne (sans quoi on ne lui déclarerait pas une aussi forte guerre, puisque si le prince, ou ceux qui se mêlent dans la levée de ses revenus, faisaient passer entièrement sur sa tête, ou sur la leur, la diminution qu'ils causent, l'Etat ne ferait aucune perte, **lui étant indifférent, de même qu'au Roi, par qui et comment les biens soient possédés, pourvu qu'ils existent**, puisqu'il s'en pourrait toujours aider également dans les occasions pressantes, comme est celle d'aujourd'hui), il n'est point question de faire de miracle pour former au Roi cent millions de rente plus qu'il n'a, en rétablissant à ses sujets le double de leurs biens tels qu'ils les avaient autrefois. Il est seulement nécessaire de **laisser agir la nature**, en cessant de lui faire une perpétuelle violence par des intérêts indirects qui, se couvrant d'une confusion continuelle, dérobent le point de vue de la cause des misères, et bouchent par de hautes protections toutes les avenues aux remèdes. ", *Le détail*, p. 644.

La perte des peuples ne fait pas le profit du roi affirme Boisguilbert mais il ouvre cependant une brèche qui me semble une faille en ouvrant une parenthèse lourde de sens : tandis que Boisguilbert se présente comme porte-parole du peuple souffrant, il affirme dans sa parenthèse que ce qui fait le scandale c'est le déchet à l'existence, et non que certains soient en situation de famine. Ce qui importe c'est que les biens existent globalement, peu importe par qui ils sont possédés, tant qu'ils sont produits. Boisguilbert qui évoque une société exsangue et en sous-consommation chronique ne se préoccupe pas du déchet généré par la croissance, puisque telle n'est pas la situation qu'il a sous les yeux. Ce qu'il dénonce en revanche tout au long du *Détail* et du *Factum* c'est un déchet qu'il juge monstrueux et dysfonctionnel, le déchet ontologique calculé à partir de la consommation et de la production qui auraient dû exister. D'ailleurs ce qui clôt le passage est bien la référence à la nature qui va remettre les choses dans l'ordre et supprimer ce déchet à l'existence proprement scandaleux pour Boisguilbert.

III. Mandeville : l'articulation du déchet matériel et du rebut métaphorique par le biais des images.

Je ne développerai pas ici, faute de temps, la comparaison du déchet chez Boisguilbert et Mandeville, mais j'en indiquerai tout de même les grandes lignes.

Si *La Fable des Abeilles* de Mandeville, publiée seule en 1705 puis accompagnée de remarques en 1714 puis en 1723 avec des additions d'autres textes, fit scandale c'est qu'elle tend à la société anglaise telle qu'elle prospère au début du XVIIIe siècle un miroir dans lequel elle n'a guère envie de s'apercevoir. Le contenu de la fable est simple : la ruche vit dans

une société corrompue mais prospère jusqu'à ce que Jupiter, fatigué d'entendre les plaintes des honnêtes gens, débarrasse la ruche du vice et de la malhonnêteté. La société alors périclité et s'étiole, toute prospérité est perdue, aucun progrès n'est possible. La morale de la fable est que pour être honnête il faut être prêt à vivre pauvrement et que du vice et des intérêts égoïstes dépendent le confort, la croissance et la puissance d'une société.

L'édition de 1714 comporte une préface très intéressante qui illustre et reformule le propos de la fable en mobilisant un imaginaire de la boue et du déchet.¹¹ On comprend que dans la vision du monde qui est celle de Mandeville, une forte consommation, comme chez Boisguilbert, est le souverain bien en matière de fonctionnement social. Au-delà des termes employés¹², Mandeville recourt à la notion de déchet mais en l'articulant à celles de souillure et de rebut. Surtout, contrairement à Boisguilbert, la réalité pour Mandeville c'est le système qui produit librement du déchet, tandis que l'absence de déchet se trouve du côté de l'utopie ou plutôt de la dystopie que propose la *Fable des abeilles* dans l'apologue de la ruche mécontente et punie par les dieux qui la débarrassent de la "boue" métaphorique et matérielle qui la souillait.

La pensée de Mandeville est volontiers provocatrice mais ce n'est pas par simple provocation je crois qu'il choisit l'exemple de la saleté pour illustrer l'antinomie des moyens et des fins : le déchet chez Mandeville n'est pas un abstrait synonyme de perte, mais au contraire la preuve matérielle qu'il y a eu production, consommation et mise en mouvement d'un cycle d'activités¹³. Il y a chez Mandeville un usage qui me semble à la fois rhétorique et ontologique de la boue, de la saleté et du déchet : on trouve dans le texte original les mots "filth" et "dirt" ainsi que "waste" qui traduit plus exactement le français "déchet" :

6. "For if we mind the materials of all sorts that must supply such an infinite number of trades and handicrafts of all sorts, as are always going forward; the vast quantity of Victuals, drink and fewel that daily consu'd in it, the waste and superfluties that must be produced from them ; the multitudes of Horses and other cattle that are always dawbing the Streets, the Carts, Coaches and more heavycarraiges that are perpetually wearing and breaking the pavement of them, and above all the numberless swarms of people that are continually harrassing and trampling through every part of

¹¹ Dans l'édition originale en anglais, on trouve "dirt", la saleté, et "filth", la crasse.

¹² Il faudrait en effet également étudier comment les mots utilisés par Mandeville ont été traduits, à l'époque, en 1740 par Jean Bertrand. Lucien Carrive, traducteur moderne de la *Fable*, avoue la "bâtardise" d'une traduction qui mêle termes d'époque et anachronismes.

¹³ François Dagognet, le grand apologiste moderne du déchet, est sensible à cette dimension-là chez Mandeville, voir sa postface à une édition de la *Fable des abeilles*.

them : if, I say, we mind all these, we shall find that every moment must produce new filth ; and considering how far distant the great streets are from the River side, what Cost and Care soever be bestow'd to remove the nastiness almost as fast as 'tis made, it is impossible London should be more cleanly before it is less flourishing. "

"Car si on pense aux matières de toutes sortes qui doivent alimenter le nombre infini de métiers qui s'exercent sans interruption, la vaste quantité de vivres, de boissons et de combustibles qui s'y consomment tous les jours, les déchets et les inutilités qu'ils produisent , la foule de chevaux et autres bêtes qui sont toujours à souiller les rues, les charrettes, les carrosses, les fardiers qui perpétuellement usent et brisent les pavés, et par-dessus tout les masses innombrables de gens qui continuellement foulent et piétinent partout ; si, dis-je, on pense à tout cela, on verra que chaque instant doit produire de nouvelles ordures. Et étant donné la distance qu'il y a entre les rues principales et la berge du fleuve, quelque dépense et quelque soin qu'on mette à enlever la saleté presque aussi vite qu'elle se produit, il est impossible que Londres soit plus propre à moins d'être moins prospère.", préface XIII-XIV. p. 26-27. (traduction moderne de Lucien Carrive).

La consommation a pour corollaire obligé la destruction et la production de déchet, en un cycle qui est présenté comme globalement positif par Mandeville. La saleté et le vice, son pendant métaphorique, ne sont pas seulement les signes, ils sont aussi les conditions nécessaires de la prospérité d'une société :

7. « Et maintenant je demande si un bon citoyen, considérant ce qu'on a dit, ne pourrait pas affirmer que **des rues sales sont un mal nécessaire, inséparable du bonheur de Londres, mais qui ne s'oppose nullement à ce que les chaussures soient cirées ou les rues balayées, et qui par conséquent ne font aucun tort aux cirleurs de bottes ni aux boueux.** », p.27.

"Now I would ask if a good citizen, in consideration of what has been said might not assert that dirty streets are a **necessary evil** inseparable from the felicity of London, without being the least hindrance to the cleaning of shoes, or sweeping of streets, and consequently without any prejudice either to the *Blackguard* or the *Scavengers*.", préface, traduction française du XVIIIe siècle.

La boue matérielle a ici un statut d'exemple illustrant la boue métaphorique qu'est le vice mais en même temps, l'exemple "tient" parfaitement pour illustrer aussi la nécessité de la boue matérielle comme signe et condition de la marche de l'économie réelle et d'une croissance que Mandeville ne remet pas sérieusement en question. Il y a en effet chez Mandeville une permutation toujours possible du comparant et du comparé, avec une double validité économique du discours, à la fois sur l'image et sur ce qu'elle est censée illustrer dans la réalité.

Outre cette positivité du déchet dans la préface de la *Fable des abeilles*, on constate dans d'autres textes postérieurs de Mandeville l'affirmation de la tendance à mettre en équivalence déchet matériel et déchet métaphorique et notamment à considérer l'humain comme un déchet comme un autre. Il s'agit là de l'autre face de la pensée de Mandeville sur le déchet : il pose d'abord qu'il existe et qu'il est inévitable mais dans un second temps, le penseur se demande comment on peut le récupérer à tous les sens du terme, en un mouvement qui annonce l'utilitarisme. Je citerai quelques exemples de ce type de pensée : Mandeville prône dans *Venus la populaire* de permettre aux prostituées de —et même de les contraindre à— s'occuper de leur enfants, ce qui est une manière d'épargner ces créatures mais aussi de bénéficier d'un stock de vies vouées à la destruction ; autre proposition, dans son *Enquiry into the causes of the frequent Executions at Tyburn*, celle de prélever des cadavres à chaque exécution de condamnés pour pratiquer des dissections et faire progresser la science et l'anatomie ¹⁴.

Le dernier exemple de ce traitement du rebut humain chez Mandeville retiendra plus mon attention parce qu'il manifeste un usage de l'image du déchet particulièrement intéressant. Dans un ouvrage intitulée *A modest Defence of public Stews* traduit en *Vénus la populaire*, Mandeville justifie l'existence de prostituées dans toute société humaine et propose une rationalisation et une forme d'encadrement public de la prostitution. Afin d'illustrer son propos, il lie, avec ce qui nous apparaît comme une grande brutalité, rebut métaphorique et déchet matériel. La société doit se résoudre à sacrifier une partie de ses filles en les abandonnant à la prostitution, comme le boucher "moderne" doit consentir à perdre un bout de viande déjà un peu avariée pour sauver la partie saine de son stock :

"If Reason fails to convince, let us profit by example : Observe the Policy of a Modern Butcher, persecuted with a Swarm of Carnivorous flies ; when all his Engines and Fly-flaps have prov'd ineffectual to defend his Stall against the Greedy Assiduity of

¹⁴ Suivant l'étude déjà ancienne de Hector Monro.

those Carnal insects, he very judiciously cuts off a fragment already blown, which serves to hang up for a Cure ; and thus, by sacrificing a Small Part, already Tainted, and not worth Keeping, he wisely secures the safety of the Rest". *A modest Defence of Public Stews*, (2nd edition, 1725), p. X.

"Si je peine à vous convaincre, prenons un exemple : observons la conduite d'un boucher moderne, persécuté par une masse de mouches carnivores ; quand tous ses appareils et autres chasse-mouche se sont avérés inefficaces pour défendre son étal contre l'avidité de ces carnassiers insectes, il coupe très judicieusement un morceau déjà touché, qui est suspendu comme un remède; et ainsi, en sacrifiant une petite partie, déjà abîmée, et qui ne vaut pas la peine d'être gardée, il assure sagement la sécurité du reste.", Mandeville, *Vénus la populaire* (traduction moderne et approximative).

Afin d'illustrer l'idée d'un sacrifice nécessaire d'une partie des femmes pour préserver la vertu de la majorité d'entre elles, c'est donc bien encore l'image du déchet qui revient sous la plume de Mandeville, les filles pauvres étant bien sûr les victimes toutes désignées du sacrifice nécessaire proposé¹⁵. A la société ensuite de tirer le meilleur parti de cette fraction délibérément sacrifiée. Ce qui doit attirer l'attention, outre la justification elle-même, c'est bien le fait qu'ici le déchet matériel sert de comparant et le rebut humain est le comparé. Dans les deux cas, c'est bien une situation économique qui est dépeinte mais avec une inversion entre comparant et comparé de l'image par rapport à la boue dans la préface de *La Fable*. Par le biais de cette circulation et de cette réversibilité des comparants et des comparés, c'est toute une conception économique du déchet non seulement nécessaire et accepté mais encore récupérable qui se met en place chez Mandeville.

Conclusion. La notion de déchet se trouve, dans le lexique de l'époque, à la jonction de la destruction et de la production. Est-il anodin que justement chez ces deux auteurs caractérisés par leur violence énonciative, non seulement le lexique mais encore la pensée et le réseau métaphorique du déchet aient une si grande importance ?

Les divergences principales entre ces deux auteurs tiennent me semble-t-il au positionnement énonciatif de ces deux auteurs par rapport au statut d'un système économique qui fonctionne. **Chez Mandeville**, le déchet prend place dans la pensée paradoxale qui est le principe de la *Fable des abeilles* selon lequel "les vices privés font le bien public", une antinomie des moyens et des fins qui postule une transformation du mal en bien et donc une forme de transmutation du vil, du déchet en quelque chose de positif et de précieux. Le principe implique un certain consentement à sacrifier et laisser pourrir une fraction des biens produits et de la population productrice et consommatrice. Laisse à son statut de déchet (pour

¹⁵ D'ailleurs, afin d'épargner aux jeunes anglaises le déplaisir de faire partie de cette fraction sacrifiée, Mandeville émet l'idée de faire importer en Angleterre des prostituées françaises ou italiennes, ce qui satisferait en outre le besoin d'exotisme des jeunes gens sans leur faire quitter Londres (*Ibid*, p. 48).

les productions) ou de rebut (pour les hommes), la partie sacrifiée peut alors intégrer un circuit parallèle et inférieur.

Chez Boisguilbert, l'usage du mot et de la notion de déchet est lié à l'âpreté sombre d'une pensée obsédée par la mort et la faim et au désastre **réalisé** que représente pour la collectivité une gestion calamiteuse des richesses et les famines qui en résultent. Le point aveugle des thèses de Boisguilbert c'est le déchet que créerait l'application de son système, à savoir une dérégulation et une libéralisation des échanges, qu'il ne peut envisager.

C'est qu'entre Mandeville et Boisguilbert, il existe une forme d'inversion de position par rapport au système du laissez-faire : pour Mandeville la vision d'un monde sans déchet est une dystopie, la mort de faim est dans l'utopie, tandis que pour Boisguilbert c'est bien la France paysanne de 1695 puis de 1707 qui est moribonde, faute de savoir produire et échanger correctement. De ce fait, Boisguilbert n'envisage de déchet que négatif, comme le manque et la perte occasionnés par une perturbation des lois merveilleuses de la nature. Chez Mandeville, vivant dans l'Angleterre prospère (et qu'il a choisie) du début du XVIIIe siècle, l'image du déchet illustre toujours une conduite économique judicieuse ou un progrès, compte tenu du monde qu'il a sous les yeux. L'image du jardin parfumé cristallise d'ailleurs l'ambiguïté de sa pensée et de sa position à l'égard de l'utopie, car bien sûr, écrit-il dans sa préface, qu'il aimerait mieux, à choisir, se promener dans un beau jardin que de marcher dans les rues d'un Londres boueux et puant mais... justement, le monde du jardin, monde sans boue et sans déchet, n'apparaît pas comme un choix possible dans le réel. C'est à Mandeville qu'on doit reconnaître le mérite d'avoir exhibé ce fantôme, cette autre facette du laissez-faire qu'est le déchet et d'avoir évoqué l'idée que l'optimisation implique le sacrifice et le reste.

Florence MAGNOT-OGILVY (Université Rennes 2/CELLAM)